

MÉTAMORPHOSES DU SYMBOLE DE L'EAU DANS LA POÉSIE DE ANA BLANDIANA

Michaela GULEA *

La création de Ana Blandiana n'a de cesse depuis ses débuts avec *La première personne du pluriel* (1964) jusqu'à *L'architecture des vagues* (1990) que de redéfinir la poésie en tant que forme d'existence. Après son premier recueil, elle abandonne la poésie jubilatoire, gracieuse et exaltée, sise à l'intérieur d'un univers habité par un personnage lyrique jeune, pour lequel la vie n'est que perpétuel commencement et fête incessante. Dès son deuxième recueil, *Le talon vulnérable* (1996), l'émotion s'intellectualise, le regard s'arrête plus longuement sur les choses de l'existence. La poésie comme voie d'accès vers les profondeurs de l'être se place sous le signe du doute, de même que l'univers tout entier qui révèle son angoissante fragilité. Avec *Le troisième secret* (1969), *L'œil de cigale* (1981), *Etoile de proie* (1985), les grands thèmes de la poésie de Ana Blandiana se dessinent: d'un côté, la matérialité coupable du monde et la chute dans le sommeil et dans la mort, de l'autre, l'existence d'un équilibre moral de ce monde qui prend pour assises l'ordre et la mesure, et où l'amour est un acte de connaissance. D'une manière obsessionnelle, ces constantes se cristallisent dans les mêmes constellations d'images, les mêmes configurations de l'imaginaire.

La poésie de Ana Blandiana s'exprime le plus souvent avec simplicité, en évitant les sens chiffrés ainsi que les nébulosités trop denses. De ce fait, elle dégage une irrésistible communicativité qui attire la confiance du lecteur quant à la valeur de la poésie, à son pouvoir de fixer et de transmettre le vécu le plus subtil.

Ces mêmes thèmes régissent l'Imaginaire de l'eau qui évolue en harmonie avec les autres constellations signifiantes de sa poésie.

Dans sa *Poétique de la rêverie*, en approfondissant la distinction de Jung entre l'*animus* et l'*anima* et plaçant l'*anima* à l'origine de l'état de rêverie, Bachelard fait ces remarques incitantes: «La rêverie devant les eaux dormantes nous donne cette expérience d'une consistance psychique permanente qui est bien de l'*anima* [...]. L'*anima*, principe de notre repos, c'est la nature en nous qui se suffit à elle-même, c'est vraiment en nous l'être de notre eau dormante».

Dans les beaux vers de *Blancs corps de peupliers sortaient de l'eau*, nous sommes en présence d'une véritable correspondance entre l'*anima*, génératrice de rêverie et sa matrice aquatique. L'eau est ici un élément faste, purificateur, protégeant l'éros. L'humain et le végétal se confondent avec délicatesse, grâce au milieu aquatique propice: «Blancs corps de peupliers sortaient de l'eau, / Formes somnolentes et suaves, / Jolis adolescents, peut-être femmes, / Douce confusion, leurs cheveux mouillés [...]». Lors d'un cérémonial initiatique, la force contemplatrice du moi poétique intègre les vertus purificatrices de l'eau tranquille qui préside à l'*anima* des amants: «[...] L'eau étant sans fin, ronde, / La lune y versait sa trace/ Huilée. / Nous avançons pieds nus, limpides [...]». Les gestes requièrent une lenteur rituelle; la solennité triomphale de l'éros purifié de toute sensualité a figé la nature dans une immobilité extatique: «[...] Le temps / N'osait dire une seconde, / Le ciel ne prononçait nul nuage,/ L'eau ne balbutiait aucune onde,/ Seuls nos pieds nus,/ Marchant dans la clarté lunaire/ Emettraient un son léger». Un état de béatitude embrasse à la fois l'âme et le nature; un état d'amour, paroxystique et paisible en même temps, remplit l'univers: «[...] Avec tant d'amour sur les eaux / Nous n'aurions pu sombrer». [a]

* Professeur, Département des Langues Romanes, et de Communication en affaires, ASE Bucarest

Mais de telles contemplations du moi poétique font figure d'exceptions dans l'œuvre de Ana Blandiana, du moins si l'on se résume aux images aquatiques et à leurs significations symboliques. Car les éléments statiques de l'Imaginaire matériel du registre de l'eau n'apparaissent pas souvent dans cette poésie où les vers sont, dans la plupart des cas, animés par l'énergie – gracieuse à ses débuts – de la diction poétique. Aussi la contemplation proprement dite, passive, où le moi poétique en état de rêverie se laisse parcourir par toutes les chimères, est-elle substituée dans la poésie de Ana Blandiana par l'état de contemplation active ou la conquête de ce monde se fait à travers un discours marqué par une réflexivité interrogative. La surface de l'eau requiert donc très rarement les valeurs de la contemplation, se soustrayant aux métaphores prévisibles, aux analogies entre l'élément aquatique réfléchissant et l'âme contemplative. Plutôt que ce narcissisme individuel, mélangeant inextricablement les données de la connaissance et celles de la séduction, la poésie de Ana Blandiana cultive un narcissisme cosmique, la dimension hypertrophiante de la réflexivité universelle qui a tant attiré Bachelard.

Lorsque le poète semble se laisser séduire par la rêverie de la contemplation passive, les éléments égotistes sont détournés de leurs significations premières en raison de la contamination inattendue du motif Narcisse par le motif héraclitéen du temps qui passe. Ce n'est pas le miroir stagnant de l'eau qui accueille le reflet, mais l'eau qui coule, porteuse du moment et de l'image passagère de celle qui s'y mire. Un narcissisme à l'envers définit cette sorte de contemplation: «[...] Assise sur le rivage/ Tissé d'herbes ensorcelées, / Herbage charmeur/ Et fleurs/ Tirant leur jouvence oubliée des flots, / Je ne me contente pas d'être, / Je veux me voir/ Et me laisser mirée/ Par la page tordue de l'onde ». (*Dans l'eau*)

L'obstination de renverser le complexe de Narcisse, à l'intérieur d'une poésie qui ne refuse pourtant pas de faire cas de sa féminité, demeure un leitmotiv de la poésie de Ana Blandiana. Le miroir, la surface de l'eau, la beauté du personnage féminin ne s'associent que pour suggérer des significations d'ordre négatif, l'eau étant alors assimilée à l'élément instable, trompeur par excellence: « Ma beauté me fait mal/ Plus méconnu que la lune/ Qui passe de miroir en miroir, / D'eau en eau. [...] »

En fait, les potentialités positives du symbole aquatique dans ses diverses hypostases se constituent rarement dans la poésie de Ana Blandiana en image de la conscience de soi. Bien au

contraire, l'eau est le plus souvent passage ou moyen de réaliser le passage, car ainsi que le montre ses plus belles réussites lyriques, l'imagination de Ana Blandiana est essentiellement dynamique. Si l'eau stagnante occupe une place insignifiante dans son univers poétique, l'eau qui coule est chargée de significations symboliques convergentes: les symboles de l'eau ne se conjuguent qu'à la forme négative (avec ceux du miroir) alors que l'eau mouvante s'associe presque toujours au thème de la mort et surtout au thème obsessionnel du sommeil. Car le sommeil traversé par les rêves n'est rien d'autre qu'hésitation entre la vie et la mort, prélude de la mort, glissement du pays de la veille à celui du néant. Une terreur suave se fait jour dans les vers où le moi poétique s'abandonne doucement. La volupté gracieuse de la dissolution marque la poésie *Esquif* où le motif d'Ophélie flottant sur les eaux est trop évident pour ne pas éveiller le soupçon d'une inspiration livresque: « Faire un esquif tressé d'herbes et de fleurs/ Et me laisser glisser, île flottante, sur l'eau, / A l'égale distance des rives / Etrangère aux poissons, / Nuit et aube, les étoiles veillent à ma rédemption / De ses yeux d'or l'eau-marâtre n'enclot.// Ne rien apercevoir par mes paupières baissées, / Une rouge obscurité doucement me pénètre / A l'écoute du seul rythme ensommeillé de l'onde, / Ma mort légèrement de rêveries s'étoile / Laissant à plus tard le connaître. // Sur le tard, bercée par l'esquif végétal / Des fragrances salées et vertes m'embrassent, / Entrelacée d'algues et de serpents / Astre perdu dans la mer sans traces / De rien je n'aurai souvenance. »

Maintes fois, pourtant, la conscience refuse de s'abandonner, s'inquiète de sombrer dans le sommeil, comme si elle franchissait un torrent rapide sur un pont de fortune: « Je m'endors doucement et avec précaution, / Pour ne pas, par hasard, marcher à la mort / Et je crains surtout le moment du réveil, / Lorsque je pourrais glisser / Dans un monde étranger, / D'où je ne saurai plus revenir / Et où tout ce qui a été ici est péché ». (*Passage*).

Le syncrétisme *sommeil – rêve – mort – lumière – eau* se manifeste aussi dans *Je rêve parfois mon corps*, sur le fond d'une extraordinaire volonté de rester éveillée, « les yeux ouverts »: « Et tout s'endort les yeux ouverts, / Et seul, lumière en la lumière, écho / Un frêle blasphème se meut-/ Que le filet se déchire / Que je glisse à nouveau / Dans l'eau sans temps et sans reproche ».

On retrouve les mêmes suggestions – du sommeil, de l'eau qui coule, de l'état de veille – dans *La brume qui descend*: « [...] Le monde rêve /

Au-delà, / Moi seule fus oubliée / Eveillée / Est-ce sciemment / Pour voir le sommeil/ Couler dans la mort, bon / Immuable, / Comme une source / Qui décline dans la mer, / Comme les étoiles qui déclinent / Envahies tout doux par le soleil ? / Pour la mort limpide, / Qui de temps en temps, / Se trouble en rêvant / Qu'on m'a oubliée éveillée / Sciemment / Pour être meurtrie / Par ta paupière attendrie / Qui descend sur le monde ? »

Mais la véritable polarisation des valeurs symboliques de l'eau dans la poésie de Ana Blandiana se laisse déchiffrer lorsque le lecteur est en présence des aires connotatives de deux symboles qui dévoilent leur extraordinaire unité signifiante: *la neige et la pluie*.

Les significations propres à la chute de la neige sont, d'une certaine manière, prévisibles: cette chute s'associe au silence immaculé, à la pureté extrême, qui est d'ailleurs un des leitmotifs majeurs de la poésie de Ana Blandiana.

Pourtant, ce symbolisme attire, et ceci est autrement significatif, des connotations négatives. Le poète lui associe les cendres comme dans *Élégie du matin*, car les deux éléments suggèrent le vide, le stérile, « le pas qui franchit le seuil de la vie ». Plus important encore nous apparaît le thème de l'extinction cosmique, définitive. La neige qui tombe n'est jamais bénéfique dans la poésie de Ana Blandiana et, signe irréfutable du refus d'accepter la réalité de la mort, le discours lyrique emprunte un contour hyperbolique: « [...] Il fallait / Que je vole jusqu'au point unique où / Le vide fait tournoyer les soleils qu'il éteint / Et moi je devais luire un instant au tournant / Pour retourner en neigeant parmi vous. [...] / Des neiges bien plus denses tomberont après moi / Et tout le blanc du monde neigera sur vous, / Essayez de comprendre sa loi dès maintenant, / Des neiges gigantesques viendront après nous, / Et vous n'aurez pas assez de cendres, / Et les plus jeunes enfants apprendront à neiger / Et le blanc couvrira votre faible révolte, / Et la terre tournera d'avec les étoiles / Tel un astre brûlant de neige ».

Dans la poésie *Il neige méchamment*, la neige cumule toutes les connotations de l'hostilité et de l'adversité, comme si tous les éléments de la nature s'étaient ligués pour repousser violemment tout geste de conciliation avec l'homme: « Il neige, comme si cette chute / Devrait mettre fin / A la vie de ce peuple aquatique. » La neige est toujours un diluve glacé abolissant les dimensions de l'espace et du temps: « La neige s'amoncelle, / Elle a enterré le cimetière, le village, / Elle emmure l'église / On voit encore les faîtes des arbres / Percer comme des brins

d'herbe. / La neige s'amoncelle et monte / Comme une plaine qui lève, / Qui arrêtera bientôt / Le temps [...] ». (*Tiens les yeux fermés*). Pourtant, la pureté de la neige semble parfois conjurer son caractère maléfique; on est en présence d'un désir démesuré de se confondre avec la pureté des grands espaces de la terre et du ciel: « Je voudrais me muer en pâte des flocons / Garder les grands troupeaux de congères / Et les conduire à travers ciel ». [b]

Si la chute de la neige est un symbole aux significations maléfiques, la pluie, elle, requiert dans la poésie de Ana Blandiana un sens toujours positif. Dans sa poésie de jeunesse, elle s'associe à l'exubérance juvénile, à un état d'euphorie: « [...] J'aime les pluies, j'aime passionnément les pluies, / J'aime me vautrer dans leurs hautes herbes blanches, / J'aime casser leur brins entre mes dents, / Que les hommes aient les vertiges en me regardant ». (*Incantation pour la pluie*) Pourtant, même dans les recueils du début, d'autres sens de la pluie, plus riches, deviennent perceptibles: son essence est divine, car elle unit l'espace céleste à l'espace terrestre; sa bénédiction descend purificatrice sur les êtres: « Je grimpe, m'attache, m'agrippe aux cordes de la pluie, / Afin de vous relier aux étoiles [...] / Laissez la pluie m'embrasser et le vent me dissoudre, / Aimez ma danse sauvage flottant au-dessus de vous - / Jamais mes genoux n'ont embrassé la terre, / Jamais mes cheveux n'ont fouetté la boue ». (*Danse sous la pluie*) Aussi le transfert métaphorique entre la pluie et l'élément végétal, loin d'être simple jeu de mots se fonde-t-il sur la vision d'un univers paradisiaque: l'herbe est une « pluie / Qui tombe verte sur le ciel » et la pluie « Une herbe plus grise / Sous tes pieds nus ». (*Jeu*)

La dernière étape de la création de Ana Blandiana témoigne d'un désarroi profond, où la révolte et l'exaspération le disputent au sentiment amer de l'impuissance. Le moi poétique se confond avec le moi collectif, car ce désarroi est celui de tout un peuple. Dès le recueil *Etoile de proie*, la vision poétique sombre dans un désespoir qui s'accroît encore dans *L'architecture des vagues* (1990), qui n'a pu paraître qu'après la Révolution roumaine (Ana Blandiana avait été interdite de publication).

Destruction, désespoir sont les constantes de cette architecture des vagues de la mer, dont la force vaut la faiblesse et exprime une répétitivité obsessionnelle, aussi dynamique qu'inutile. La dérision de toute entreprise créatrice – fût-elle à la dimension de l'univers – marque même la naissance des eaux primordiales surgissant du chaos pour

créer les mondes éphémères que remplacent d'autres mondes aussi éphémères: « Murailles d'eau, tours liquides, castels / En ébullition / Tout comme les villes voguant au ciel [...] / Débris de rayons, soleils mouillés, / Eteints avec épouvante, signalent / Les nouvelles ondulations / Au rythme fertile / Extrayant du chaos / Vague périssant après vague ».

La dérision cosmique rejoint celle de l'humanité, dont la morale est à tout jamais imperfectible: « Comme les vagues dont tombent les cimes / A la même place, à l'infini, / Le même enfer et les mêmes crimes / Reprennent toujours et même si / Leur rythme parfois se ralentit [...] ».

Cette même dérision régit le cours de notre histoire qui ne ressemble plus aux rivières paradisiaques de lait et de miel des pays heureux, mais se métamorphose en sang qui coule, vision d'Apocalypse du malheur incessant de tout un peuple: « L'exaspération de couler / Vers rien et vers personne, / Comme le sang coule d'une blessure, / Nous l'avons apprise au fil des temps / Domesticqués par le néant / Là où les montagnes du monde / Entrechoquent leurs cimes et nos rivières / De lait et de miel périssent / En vain, à des prix exorbitants [...] » (*L'exaspération*).

Au centre de toute cette inutilité que devient l'homme? Les sources coulent, les avalanches se forment, les mers font des vagues tout comme l'homme solitaire qui fuit « Le et vers le / Centre de la solitude ». (*Modèle*) La rivière d'antan, dans l'onde plissée de laquelle la poétesse se mirait pour se pénétrer de la vanité de toute entreprise humaine, se métamorphose en espace clos, en solitude régie par le désespoir. Car même la poésie ne sauve plus le poète et la fontaine de jouvence se mue en fontaine-cache, d'où le moi lyrique contemple avec horreur le paysage aride d'un monde « brûlé par la sécheresse ». (*Plaine*) Enfin, cette dérision toute puissante emprunte tour à tour l'image d'un miroir trompeur parcouru de vagues (*Dans le miroir aussi*) ou du sommeil profond d'où la lune devrait nous tirer en jetant sa nasse (*Pleine lune*); car l'obsession de ne pas sombrer dans un sommeil signifian la mort de l'âme n'a jamais quitté Ana Blandiana.

Dérision du cosmos, de l'histoire, de la morale humaine, de l'existence même de l'homme et du poète... Eaux primordiales, rivière, fontaine, eau du miroir, eau du sommeil... Et surtout, pour donner corps à une réalité lyrique si intense et si contradictoire, la dynamique des eaux marines, leur déferlement répétitif et obsessionnel, leur force et leur faiblesse servent à merveille de symboles à cet univers poétique qui refuse de renoncer à sa vitalité.

Comme dans le taoïsme, le tourbillon marin convertit la matière en vie, par le truchement de son énergie. Ce mouvement épuisant est dérisoire et terrifiant: « moi-même [...] / Un *oui* s'élevant d'une négation / Sans cesse angoissée / Vivante pourtant / Une vague, moi-même/ mais plus grande, / Toujours plus étrangère à soi / Et à la mer / Fragment d'une autre peur / Tutélaire / Infatigabilité à perpétuité / Sur un rivage resté toujours/ Désert ... » (*En mouvement*) En même temps, il est inutile et autodestructeur: « D'âge en âge, c'est toujours moi / Qui pousse vers la rive / Vague après vague et n'ai cessé / A peine dressée de la crever ». (*De plus en plus*) Car l'eau est devenue destructrice et maléfique dans la plupart de ses hypostases et sert souvent à donner corps aux obsessions engendrées par la tyrannie toute-puissante qui défie les lois de la normalité: « Grammaire des liquides / Miroitant / Dans des vases pourtant communicants, / Sachant par cœur / La diathèse active, passive, réflexive / (Les deux dernières presque confondues)/ Eaux enchaînées, liées, / S'écoulant entre les sables mouvants / Sans espoir, sans demain, sans aujourd'hui ». (*Une chaîne*)

Cette eau esclave se métamorphose (en même temps que le monde de cette dictature, de plus en plus dur et absurde) en éléments maléfiques – concrets ou abstraits – de par leur substance ou de par leur effet. L'alchimie intérieure du moi poétique mue l'eau en éléments visqueux: sang ou même bitume. Là où les églises sont détruites pour faire place à d'horribles immeubles « modernes », l'esprit chavire. L'obsession malade de détruire le passé d'un peuple, à la ville comme au village, fait que même les métaphores des poètes deviennent folles dans un monde fou et criminel. Au lieu d'être comparées à de glorieuses nefs recelant les trésors de notre foi, nos églises voguent en détresse sur l'asphalte: « Et voici les églises / Commencent à glisser sur le bitume / Comme les nefs chargées de terreur / La tour changée en mât / Et les voiles gonflées / Par le vent / Soufflant sans cesse d'une autre direction, / Au point que / Si vous ne faites pas attention dans la rue, / Vous risquez d'être écrasé par une église / Affolée / Courant se cacher ». (*A cache-cache*) [c]

Le symbole de la chute de l'être humain – car vivre sous une dictature n'est-ce pas échoir chaque jour de sa dignité? – est obsessionnellement illustré par la vague qui roule vers l'abîme, vers l'auto-destruction: « Nostalgie de l'architecture/ Dans un paysage de bicoques, / Nostalgie des montagnes / Parmi des collines d'eau – Qui saurait comprendre / Tout ce qui s'écroule ici ? ». (*Systématisation*) Car,

si le feu est purification, l'eau est putréfaction et mort. Elle éteint l'incendie d'où pourrait surgir un monde nouveau alors que l'ange de l'Apocalypse qui serait atteint par la pluie, pourrait avec le monde entier (*Rhétorique*).

Mais la destruction par l'eau agit également à rebours. Il y a dans *L'architecture des vagues* une destruction qu'on pourrait appeler « prometteuse », car si les vagues sont dérisoires, tout est dérision, même les structures oppressives qui semblent immuables, tout en défiant les cadres de la normalité: « Monarques sur vagues, / Rois flottant / Sur la surface ondulée de la foule, / Se maintenant au-dessus comme par un miracle / Contraire aux lois de la gravitation - / Suspendus entre deux tempêtes - / Arrivés telle une écume immonde / Au sommet / Plus ils sont hauts / Et plus la mort est proche ». (*Telle une écume*) Et aussi: « Qui pourrait pétrifier une bonne fois / Ce mouvement trop vivant pour ne plus mourir ? » Car il est impossible, n'est-ce pas, de « couvrir les poteaux ossifiés/ Dans l'air fait œuf » autour des vagues. (*Architecture en marche*)

L'eau vengeresse, muée par la volupté de la destruction, semble répondre au besoin profond du poète de croire que les idoles sont vulnérables, même dans ce monde, si laid, où règne l'idolâtrie: « [...] La vague qui a balayé / Tous les temples, / L'un après l'autre, / Retourne à la mer, / Et raconte comme les Dieux sont beaux / Et quel plaisir de les casser / Et c'est si facile / Alors d'autres vagues se dressent / Rêvant chacune / D'avoir leur Dieu / A

casser ». (*L'un après l'autre*)

Ainsi, du fond de l'abîme, la poétesse surmonte sa lourde peine – celle de son peuple – et une sagesse sereine, issue de la force de son âme l'aide à nous transmettre un message d'espoir: « Tout change / A changé/ Ou changera [...] » (*Passage*), dit-elle avec les poètes de toujours. On croit encore entendre la voix romantique d'une autre époque révolutionnaire: « Nought may endure, but mutability », a dit Shelley. Ce qui semble être éternel dans sa matrice absurde sera balayé, c'est certain. Cet espoir visionnaire que nulle réalité ne saurait étayer (on est en 1986-1987) est d'autant plus admirable qu'elle prend sa source d'une âme sensible, blessée continuellement par l'agression de la laideur – morale d'abord – d'un monde qui semblait condamner à tout jamais la liberté de l'être humain: « [...] Il viendra / On sent dans l'air, / Il ne peut tarder / Ne doutez pas, il viendra / Ce jour-là / Aveuglant comme un sabre / Vibrant à la lumière ». (*Dies irae, dies illa*)

La poésie est pour Ana Blandiana une manière d'être dans le monde. L'eau dans toutes ses hypostases témoigne d'une réflexivité active, d'une vitalité doublée par la perception intellectuelle de la vie. Cette œuvre nous incite à être vigilants, à ne pas nous laisser gagner par le sommeil qui mène à la mort de l'âme, ou accablés par le désespoir, messenger du néant. Ses vers mobilisent nos énergies spirituelles, afin de nous faire découvrir la merveilleuse unité de l'univers.

NOTES

- [a] La plupart des vers de Ana Blandiana cités dans cet article sont traduits par nous. Voir également [b] et [c]
 [b] *Les grands poètes roumains des XIX^e et XX^e siècles*. Le Thénon, 1991 (Traduction de Jeanne Lutic).
 [c] *Etoile de proie* (Steaua de pradă), Perpignian, Atelier du Tayrac, 1991 (Traduction de Hélène Lenz); voir également *Quinze poètes roumains*, choisis par Dumitru Tsepeneag. L'extrême contemporain, Berlin, 1990 et «*Clair de Mort*» (traduction de Gérard Bayo) Troyes, Librairie Bleue, 1993